L'Empire, la multitude et nous

En guise d'introduction

par Véronique Dassas

Depuis plus de dix ans, nous publions dans *Conjonctures* les textes d'une série d'intellectuels italiens que le hasard a mis sur notre route... Le hasard, bien sûr, mais aussi pour certains d'entre eux la justice de leur pays qui, à la fin des années 70, força à l'exil et à la fuite les prétendus fauteurs de violence. Le terrorisme contre l'État n'est pas une faute vénielle, pas plus que la malédiction du salariat. Franco Piperno a vécu au Québec, Antonio Negri à Paris ; ils sont tous deux retournés en Italie, après leur exil, reprendre leur vie de séditieux.

Le hasard des rencontres et les rencontres qu'elles suscitent à leur tour finissent par tisser un réseau d'affinités, des canaux de communication et d'information où s'abolissent frontières et distances. Finalement, plus de hasard, mais des rendez-vous décisifs.

Nous avons publié de nombreux textes de Paolo Virno surtout (qui lui n'a pas quitté l'Italie) mais aussi de Franco Piperno, de Massimo de Carolis, de Giorgio Agamben, publié des entretiens avec Antonio Negri. Nous avons été ou sommes encore en contact avec leurs revues (*Luogo Comune*, *Derive approdi*, *Posse*), leurs tentatives de penser le politique en des termes actuels, de faire l'analyse des échecs de la gauche d'après 68, de comprendre les transformations du travail, de la production, bref du capitalisme post-fordiste. Nous avons été intéressés tout au long de ces années par leurs critiques de la notion de peuple, par leur hantise du recours à l'« origine », par leur mise à mal de l'État-nation et surtout

par leur façon opiniâtre de s'avouer vaincus un moment mais de ne pas se *repentir*.

Ce chemin nous menait inmanquablement à *Empire*, le livre de Michael Hardt et Antonio Negri, paru en 2000 aux États-Unis et en France, sorti début 2002 chez Rizzoli en Italie où les éditeurs de gauche semblent l'avoir boudé un moment mais qui a finalement connu un succès assez considérable. Plus exactement, lire *Empire* nous a fait retrouver d'un coup l'enthousiasme que nous avons éprouvé épisodiquement en lisant et en publiant les textes de ceux que nous appelions sans beaucoup d'imagination «les Italiens».

C'est cet enthousiasme qui nous a conduits à concevoir ce numéro et cela mérite sans doute quelques explications.

Il ne s'agit pas de faire d'*Empire* une nouvelle bible. Ce livre hybride, où les auteurs sont tantôt complètement engagés dans la démonstration philosophique, l'analyse historique ou politique et tantôt saisis par un lyrisme visionnaire parfois surprenant, a surtout l'immense mérite de faire réfléchir. Il est lacunaire, inspiré, parfois agaçant mais toujours tonique. Certains critiques italiens lui ont reproché son peu de réalisme (ce n'est pas un essai, écrivent-ils, c'est une vision, un rêve avec des rapports très intermittents avec la réalité). Ce qui nous a intéressés au contraire, c'est qu'il s'agit d'une sorte d'état des lieux, du début d'une enquête à poursuivre, mais surtout d'un portrait assez suggestif du pouvoir très réel des individus, ici et maintenant. Non, vraiment, *Empire* n'est pas une bible mais plutôt un viatique.

Il ne s'agit pas non plus, pour établir une distance critique de bon ton, de faire l'exercice du pour et du contre. Notre démarche est plus aléatoire mais aussi plus exploratoire. Nous avons choisi de demander des textes sur *Empire* à des gens qui, par leurs intérêts, pouvaient être directement accrochés par le discours de Negri et Hardt : penseurs du communisme ou critiques du nationalisme, nationalistes de gauche ou observateurs du «multiculturalisme», militants antimondiali-

sation, tiers-mondistes, lecteurs de Foucault ou de Deleuze (deux auteurs qui sont des références importantes pour ceux d'*Empire*).

Avant de leur donner la parole, voici quelques-unes des raisons qui nous ont fait choisir *Empire* pour amorcer ici une discussion que nous poursuivrons sans doute dans les pages de *Conjonctures* et dans les cercles plus ou moins larges qui sont les nôtres. Nous pensons qu'*Empire* est un livre important, certes. Nous pensons aussi qu'il en inspirera d'autres, bien au-delà de la mode ou de l'engouement passager, car il se dégage de l'ouvrage une vitalité singulière qui n'échappera pas à ceux et celles que le catastrophisme et la culture de la peur n'emportent pas. Il ne s'agit pas d'un optimisme illuminé sur l'état du monde ou de quelconques lendemains enchanteurs mais d'une analyse de l'évolution du capitalisme qui évoque dans sa constitution même sa chute, comme l'avait fait Marx en son temps; le tout sur un ton qui permet de respirer, d'envisager la suite, de ne pas avoir perdu avant même d'avoir envisagé de se battre : « L'optimisme et le pessimisme ne font pas partie de mon univers théorique », observait Negri dans un entretien que nous avons publié il y a quelques années, « mais je dirais que je suis optimiste sur le plan anthropologique. »

Prendre acte

« Notre hypothèse fondamentale est que la souveraineté a pris une forme nouvelle, composée d'une série d'organismes nationaux et supranationaux unis sous une logique unique de gouvernement. Cette nouvelle forme mondiale de souveraineté est ce que nous appelons l'Empire. » Ailleurs, dans *Exil*, Negri dit de l'Empire que « c'est la forme politique du marché », une formule éclairante, d'autant que le marché mondial, l'économie mondialisée, est l'objet depuis quelques années de tous les débats, mais il ajoute : « c'est-à-dire l'ensemble des armes et des moyens de coercition qui le défendent, des instruments de régulation monétaire, financière et

commerciale, et enfin, au sein d'une société mondiale biopolitique, l'ensemble des instruments de circulation, de communication et de langage. »

La notion d'Empire nous paraît utile pour décrire le monde d'aujourd'hui car elle met en scène en les problématisant un certain nombre de constats qui pratiquement sont à la base de tous les discours politiques, qu'ils soient de droite ou de gauche : le développement du capitalisme a aboli les frontières des États-nations, il est désormais déterritorialisé ; le pouvoir politique est désormais décentralisé, organisé explicitement en réseaux ; la production capitaliste a changé de forme et donné de plus en plus de place au travail qui relève de la communication, de la coopération, sans pour autant abandonner complètement, bien sûr, la vieille usine fordiste ; ce que l'on aurait appelé autrefois « idéologie dominante » se pense comme une fin de l'histoire, une sorte de gestion de la démocratie indépassable et pacifique. Le résultat peut paraître fantastique à certains et catastrophique à d'autres. Nous sommes sans doute de la seconde catégorie. Mais une question se pose et Hardt et Negri la mettent en lumière : peut-on vraiment être contre la déterritorialisation, la décentralisation, la communication, la coopération, la démocratie ou la paix ? « Notre tâche politique », écrivent Hardt et Negri, « (...) n'est pas simplement de résister à ces processus mais de les réorganiser et de les réorienter vers de nouvelles fins. » C'est là toute la question, et le livre ne la règle évidemment pas, mais sont posés les termes de ce que pourrait être une téléologie matérialiste. D'autres fins, une autre définition de ce qui est commun, une autre définition du communisme à partir de ce qui est aujourd'hui et que nous (nous qui nous disons de gauche) avons aussi participé à créer (l'internationalisme, la contestation de la chaîne de montage, la décentralisation du pouvoir, etc.). L'Empire n'a pas d'extérieur, toute la question aujourd'hui pour ceux qui s'y opposent c'est de trouver comment, dans ces conditions, être contre. Pas de réponses toutes faites, mais le sentiment que la

question, pour la première fois depuis longtemps, est bien posée.

La gauche, la nation et le travail

Si l'Empire nous débarrasse de l'État-nation et de la chaîne de montage, nous ne pourrions que nous en réjouir, en principe, si marxisme et internationalisme ont encore quelque sens.

Au Québec, la gauche a toujours été coincée entre un internationalisme de principe et un nationalisme de fait, de base (pour ne pas dire de la base !). Si elle a pu s'en sortir un temps en inscrivant la question nationale québécoise dans une idéologie anti-coloniale, cela ne peut plus être aujourd'hui. Reste à penser la question du Québec dans la mondialisation. L'acquiescement du Parti québécois à la mondialisation capitaliste et son combat contre la mondialisation culturelle ne sont pas convaincants. Ils frisent même l'absurde. Par ailleurs le repli d'une certaine gauche sur le nationalisme n'est pas sans danger : « (...) l'équation nationalisme égale modernisation politique et économique, mise en avant par tant de chefs de luttes anticoloniales et anti-impérialiste, de Gandhi à Nelson Mandela en passant par Hô Chi Minh, finit réellement en farce perverse. (...) Dans la plupart des cas (...) le projet de modernisation installe également au pouvoir le nouveau groupe dirigeant chargé de le mener à bien. La révolution est ainsi livrée, pieds et poings liés, à la nouvelle bourgeoisie. » On croirait ainsi décrite la Révolution tranquille et la nouvelle bourgeoisie du Parti québécois.

Il faut dire aussi que sur la question des mutations du travail, la gauche, syndicale celle-là, a été terriblement muette ou, pire, incapable d'être corrosive. Elle s'est, ici comme ailleurs, accrochée à la vieille usine fordiste, à la défense des droits acquis, elle a accepté de devenir partie prenante de la « saine » gestion des entreprises, oubliant le combat, s'engouffrant dans les labyrinthes bureaucratiques de la partici-

pation. Accepter de participer aux sommets économiques, accepter de confiner au « chantier de l'économie sociale » ses aspirations à une vie moins soumise au salariat, c'était signer la fin des hostilités avec le capital et accepter, pour le dire en d'autres termes, le pire de l'empire.

Comment dans ces conditions ne pas comprendre la désertion des jeunes, leur exode, diraient Negri et Hardt ? Pendant que les syndicats défilaient à Québec au moment du sommet et que les gouvernements les félicitaient du bon ordre de leurs manifestations, les plus jeunes se faisaient matraquer par la police, arrêter, incarcérer. À Gênes, ils se faisaient tirer dessus. La police de l'Empire est contre la violence, les parents aussi.

« (...) nous persistons à affirmer que la construction de l'Empire est un pas en avant pour se débarrasser de toute nostalgie envers les anciennes structures de pouvoir qui l'ont précédé et refuser toute stratégie politique impliquant le retour à ce vieux dispositif – comme de chercher à ressusciter l'État-nation pour se protéger contre le capital mondial. Nous prétendons que l'Empire est meilleur, de la même façon que Marx affirmait que le capitalisme était meilleur que les formes de société et les modes de production qui l'avaient précédé. » Pour Hardt et Negri, ce que l'on a très souvent appelé « la défaite du politique » serait plutôt la crise de la souveraineté politique de l'État-nation et non de la souveraineté politique en tant que telle. Le commun n'est pas à chercher dans la communauté (terme exécration) nationale, il est beaucoup plus vaste, il faut le trouver, Negri le dit ici : « dans ce qui précède les formes institutionnelles du commandement », ailleurs que dans l'État.

La multitude

Le terme peut surprendre aujourd'hui, c'est pourtant un terme clé du débat politique du XVII^e siècle européen. Il est employé par Spinoza et voué à toutes les détestations par Hobbes. Alors que le peuple, selon Hobbes, tend vers une

volonté unique dans le cadre de l'État, la multitude, elle, ne délègue jamais son pouvoir au souverain¹.

Le « sujet historique » du changement ne peut plus être le prolétaire de l'usine industrielle puisque cette usine n'est plus le lieu central de la production. « Le passage vers une économie informationnelle comporte nécessairement un changement dans la qualité et la nature du travail. » C'est cette nouvelle forme de travail et toutes les autres, car le post-fordisme fait co-exister les formes les plus diverses d'organisation du travail et de travail même, qui caractérisent l'époque que nous traversons. La multitude, c'est, selon Negri et Hardt, une nouvelle forme du prolétariat qui correspond à la spécificité de la production post-fordiste. Elle s'oppose au peuple qui est, selon la formule employée par Negri dans une entrevue² : « un concept créé par l'État capitaliste, un concept que nous avons soumis à une critique féroce : c'est la multitude réduite à participer à cet État. »

Pour Negri et Hardt, il est important de comprendre que c'est le travail immatériel qui caractérise la production post-fordiste ; les travailleurs se servent de leur cerveau pour produire, il devient donc impossible de distinguer le temps du travail de celui de la vie. Ce n'est plus le capital qui est maître de l'outil de travail. Selon Negri³ : « La multitude produit indépendamment du capital et souvent contre lui, et le processus de libération va de pair avec le travail de réappropriation de la puissance productrice. » Et dans *Empire* : « La multitude est la force productive réelle de notre monde social, alors que l'Empire est un simple appareil d'emprisonnement qui ne vit que de la vitalité de la multitude — c'est-à-dire, en paraphrasant Marx, un régime vam-

1 Voir Paolo Virno, « Multitude et principe d'individuation », *Conjonctures* numéro 33/34.

2 *Corriere della Sera*, 30 juillet 2001.

3 Toujours dans le *Corriere della Sera* du 30 juillet 2001.

pire de travail mort accumulé, qui ne survit qu'en suçant le sang du vivant. »

Cette notion de multitude est à débattre et à préciser⁴. Elle fera sûrement discuter parmi ceux qui fréquentent encore le marxisme, si tant est qu'ils ne la balayent pas d'emblée comme un effet de la perversion récupératrice caractéristique de la petite bourgeoisie⁵. On peut lui reprocher peut-être d'être un peu taillée sur mesure pour les intellectuels, mais elle va au-delà de cela, car le travail immatériel n'est plus l'apanage exclusif des intellectuels, elle ouvre des perspectives sur l'analyse de la production, elle éclaire peut-être le sens des formes éclatées de révoltes que nous connaissons aujourd'hui, elle esquisse surtout une forme nouvelle de démocratie, ce que Paolo Virno appelle démocratie *non représentative*.

« L'Empire prétend être le maître de ce monde parce qu'il peut le détruire : quelle horreur et quelle illusion ! En réalité, nous sommes maîtres du monde parce que notre désir et notre travail le régénèrent continuellement » affirment Hardt et Negri. Enthousiasme artificiel, disent certains, vœux pieux, pensée béate. Pas sûr du tout. Ce qui est intéressant chez Negri, Hardt, Virno et bien d'autres, c'est que leurs analyses et leurs espoirs de révolution ne font pas entrevoir un monde radicalement nouveau et bien sûr meilleur, mais insistent sur « ce qui dans l'enfer, n'est pas l'Enfer », selon la belle formule de Calvino, sur ce qui est *déjà là*. Mais cela n'implique évidemment pas d'attendre que l'Empire s'écroule ou même de seulement lui résister. Il faut désertter. Le *déjà là* est un *déjà dehors*.

4 Voir Paolo Virno, *Grammaire de la multitude*, Conjonctures/l'éclat, 2002.

5 Je n'invente rien, on lira à ce propos et en général sur Empire, la critique dévastatrice de la Gauche communiste, un groupe français, à l'adresse suivante : <http://www.sinistra.net/lib/upt/prolac/muue/muueepibuf.html>

C'est une caricature du genre. On lira avec plus d'intérêt la critique de Daniel Bensaïd dans le Bulletin de la Ligue communiste révolutionnaire : (<http://www.eleves.ens.fr:8080/home/erchadi/lcr.html>).

Lectures d'*Empire*

Nous avons, dans ce numéro, donné la parole aux deux auteurs, lors de deux entretiens qui portent à la fois sur le livre et sur leur lecture de sa réception et de ses suites. Nous avons également demandé à Ivan Maffezzini et à Theodor Weyenstein de reprendre certains thèmes d'*Empire*, comme la multitude, le biopolitique, mais surtout d'essayer de comprendre, dans la foulée de la pensée de Hardt et Negri, en quoi le moment que nous vivons constitue un moment fondamental de l'histoire des hommes. Giovanni Arrighi, quant à lui, en économiste qu'il est, répond aux critiques qui sont exprimées dans *Empire* à propos de ses thèses sur les cycles de l'économie et sur la domination asiatique des marchés mondiaux.

Notre souci était évidemment de faire connaître le livre dans le détail à ceux qui ne l'ont pas encore lu mais de donner aussi quelques versions des commentaires, positifs ou négatifs, qu'il peut susciter.

Jean-Ernest Joos, partant d'une expérience concrète, celle de se trouver au milieu d'une foule nue, un matin frais dans les rues de Montréal pour une séance de photo de Spencer Tunick, considère la multitude. Séduit mais en même temps un peu déçu par *Empire*, il réfléchit à partir de là sur la circulation et la relation qui met en cause l'identité.

Colette St-Hilaire et Jacques Mascotto ont tous deux été des lecteurs heureux : l'une voit dans *Empire* une véritable « fresque » du temps présent, audacieuse et vivifiante, élaborée à la fois sur l'axe de la « production de la plus-value et [...] de la production de nouvelles figures de la subjectivité » ; l'autre, fougueux et emporté par le lyrisme de certaines pages du livre, déploie son verbe en écho : « La subjectivité, comme la puissance impériale, est démesurée, excède toute mesure. Le capital n'est plus en mesure de mesurer quoi que ce soit, au premier chef la plus-value. Les pouvoirs de production des corps et des cerveaux, c'est-à-dire de la vie, coïn-

cident avec la reproduction. La vie ne dépend plus du capital et de ses cycles de reproduction, elle domine, impulse toute production qui s'exhausse au pouvoir de la vie qui s'élève à la dignité du pouvoir productif du travail vivant. »

D'autres n'ont pas été aussi enthousiastes. On lira dans ce qui suit des critiques parfois acerbes, celles de Laurent-Michel Vacher, par exemple, qui malgré la forme contrastée qu'il a choisie pour son texte, est à l'évidence profondément agacé par le « piège intellectuel » qu'il voit dans *Empire*. Pour lui le livre, par moments très obscur, deviendra un livre culte, pour intellectuels de salon. En dépit du peu de sympathie qu'on lui connaît pour le nationalisme, Vacher ne commente pas les attaques de Negri et Hardt contre les États-nations, il ironise sur leur peu de sens critique par rapport aux « idéologies révolutionnaires et communistes ». « À mes yeux » écrit-il, « ce simple point aveugle suffirait à disqualifier complètement le projet hardtnégriste »... et à vrai dire il en trouve quelques autres.

Pour Thierry Hentsch, malgré certaines synthèses intéressantes notamment sur la modernité et la lutte, depuis la Renaissance, entre deux visions du monde, l'une insistant sur l'immanence et l'autre sur la transcendance, *Empire* manque de rigueur. Pauvreté de l'analyse économique et exaltation d'une multitude jamais analysée. « Comme jadis le prolétariat », note ironiquement Hentsch, « il suffit qu'elle soit ». Hardt et Negri ont selon lui « une façon désespérante de vouloir à tout prix donner espoir », alors que l'Empire domine, exploite, tue. Mais pire : « Toute eschatologie tend à se substituer au désir et, en cela, contribue à faire obstacle à ce qu'elle prétend annoncer. » Les efforts de Hardt et Negri pour lier la pensée de Marx à celles de Deleuze et Foucault serait un échec. Mauvais *mix*, en somme.

Don Dombovsky, enfin, confronte Hardt et Negri à Nietzsche. Il s'agit sans doute autant d'une lecture de ce dernier que d'une lecture d'*Empire*, Nietzsche dont la

« philosophie politique est impériale, féroce, opposée à toute révolte, revendication et représentation politique de la multitude. » Mais entre la notion de masse chez Nietzsche et la notion de multitude chez Hardt et Negri, peut-on faire l'amalgame ? Dombowsky semble acquiescer et classer Nietzsche du côté du projet impérial.

Cavafy traduit par Yourcenar et adapté par Gaston Sanchez évoque les Talibans et les fondamentalistes. Quant à Umberto Eco, il navigue à vue et à sons sur une langue à construire, le deseperanto, peut-être bien la langue de la multitude...

Post-scriptum en forme d'anniversaire

À la fin du siècle dernier (ce qui ne nous rajeunit pas), en 1982 (ce qui est déjà mieux), paraissait le premier numéro de *Conjonctures*. Un calcul rapide permet d'en conclure que la revue que vous tenez entre les mains a atteint la vingtaine. Les anniversaires donnent généralement lieu à quelques bilans, retours, historiques. On peut essayer de renouveler le genre, de s'inventer pour la circonstance un passage du temps, une évolution ou des moments-clés. Mais, dans le fond, c'est plutôt aux lecteurs de faire les comptes. Pour nous, ce numéro sur *Empire* est en soi un retour sur les thèmes et les préoccupations qui ont été les nôtres pendant ces années de rencontres, de discussions, d'échéances et de remises en question. Negri et Hardt nous ont permis depuis presque un an de réfléchir encore et encore sur ce qui nous a tant occupés toutes ces années : le marxisme, le travail, la nation, la démocratie, le désir et la révolution. Qu'ils en soient ici remerciés.

Parallèlement à ce numéro sur *Empire* nous publions, en collaboration avec les éditions de l'éclat à Paris, un texte de Paolo Virno : *Grammaire de la multitude* qui – reprenant le lexique élaboré dans ses travaux philosophiques antérieurs : opportunisme, cynisme, peur, exode, curiosité, bavardage, virtuosité – est une réflexion, synthèse ciselée et rigoureuse (on aimerait dire virtuose), sur la notion de multitude. C'est

peut-être pour nous la seule façon de marquer une date importante : trouver et faire connaître, dans la pléthore de ce qui s'écrit, ces textes qui longtemps restent en mémoire. Être des passeurs.